

LE

TONNELIER,

OPERA BOUFFON

EN UN ACTE ET EN PROSE;

MÊLÉ D'ARIETTES.

*Revu, corrigé, & tel qu'il a été représenté à
Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires
du Roi. Avec la Musique.*

NOUVELLE ÉDITION.

DEHAYNIN.

A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée,
près du Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

987776-B



ACTEURS.

MARTIN, Tonnelier, Tuteur de Fanchette.

FANCHETTE, jeune Payfanne, aimée de Martin, amoureuse de Colin.

COLIN, jeune Milicien réformé, garçon Tonnelier chez Martin, & amoureux de Fanchette.

SEP, Vigneron du voisinage.

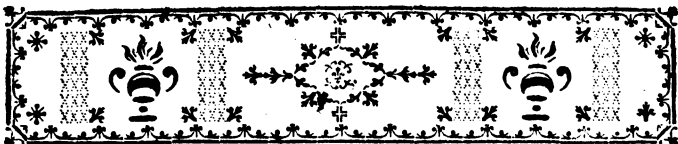
GERVAIS, Meunier du Village, Oncle de Colin.



La Scene est au Village, dans la Boutique de Martin.

L'action commence sur les deux heures après midi ; elle dure environ huit heures.

La piece est un mélange de l'ancien & du nouveau genre.



LE TONNELIER, OPERA BOUFFON.



SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une boutique de Tonnelier. Au fond, sur un des côtés, la porte de la rue; du côté opposé, la porte d'une chambre: sur le devant de la Scène, & à gauche des Acteurs, une colombe; plus loin, un tonneau; à droite, un chevalet, & dans la coulisse, un cuvier qui est à moitié avancé sur la Scène.

COLIN, FANCHETTE.

D U O.

N FANCHETTE.
On, non, je ne veux pas.

COLIN.

Hé! mais, jarni, par quel caprice,
A mon cœur plein de tes appas
Peux-tu faire cette injustice?

FANCHETTE.

Laisse-moi, Colin.

COLIN.

Donne-moi ta main.

FANCHETTE.

Non, non, laisse moi, Colin.

COLIN.

Si, si, donne-moi ta main.

A ij

LE TONNELIER ;

ENSEMBLE.

Fanchette. Mais finis donc.
 Colin. Non, non, non.
 Fanchette. Finis donc.
 Colin. Non.

COLIN.

Par la jarni, je t'aime, & je veux t'en donner des preuves ;

FANCHETTE.

AIR : *Eh rli & rlan.*

Colin, il faut de la prudence.

COLIN.

Eh ventrebleu, j'ai de l'amour.

Oui, je veux malgré ta défense,

Le dire à chaque instant du jour.

Sous tes loix mon ame enrolée,

D'un pas vainqueur & triomphant ;

Eh, rli, & rlan,

Prétend marcher mêche allumée,

Eh rlan tan plan.

Tambour battant.

FANCHETTE.

AIR : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Tu parles toujours en Soldat.

COLIN.

C'est que nous avons du service.

N'ai-je pas soutenu l'Etat

Pendant trois ans dans la milice ?

FANCHETTE.

Et l'on t'a réformé cependant.

COLIN.

C'est qu'on avoit peur que je devins trop grand.

FANCHETTE.

Prends garde qu'on ne te donne encore ton congé.

COLIN.

Qu'appelles-tu mon congé.

FANCHETTE.

Not' Maître ne cherche qu'une occasion pour te renvoyer.
 Ne t'apperçois-tu pas, depuis quelque-tems, qu'il est tou-
 jours grondeur, quand il te parle de mauvaise humeur ?

COLIN.

Je ne l'ai jamais vu trop agréable.

FANCHETTE.

Hier il étoit sous la treille, & je l'épiois sans qu'il me vît ;
 il étoit agité, frappoit du pied. Ce coquin de Colin me dé-
 plaît, disoit-il, c'est un paresseux, un railleur, il me débau-
 che Fanchette, il faut que je le chasse.

OPERA-BOUFFON.

COLIN.

Comment tu crois qu'il est amoureux de toi à son âge?

FANCHETTE.

J'en suis sûre.

COLIN.

Quelles preuves en as-tu?

FANCHETTE.

Beaucoup.

AIR.

C'est un propos, c'est un regard,
Que je remarque par hasard;
Mais malgré ses tendres discours,
Quand il soupire,
Il me fait rire
De ses amours.

Si je cours, il est le premier
A s'empresse pour m'égayer;
Mais l'ardeur lui manque soudain,
Et son courage,
Glacé par l'âge,
Reste en chemin.

Lorsque j'essaie une chanson,
S'il veut entrer à l'unisson,
Notre duo prouve d'abord
Que la vieillesse
Et la jeunesse
Vont mal d'accord.

COLIN.

Comment! ce vieux réître ose venir en maraude sur un terrain que je conserve? Mille yeux! Par la trente mille hallebardes, je veux...

FANCHETTE, *l'arrêtant.*

Que veux-tu faire?

MARTIN, *dans la coulisse.*

Oui, oui, j'irai...

COLIN, *prêtant l'oreille & prenant ses outils.*

Me mettre à l'ouvrage.

FANCHETTE.

Tu as raison, voilà notre Maître; travaille, Colin, travaille,
& s'il te gronde ne répons rien, entends-tu mon ami?

COLIN.

Va, ne crains rien, laisse moi faire.



SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. MARTIN, avec un paquet de cerceaux & d'oxier.

Q U E fait-on ici ?

A I R : Tonrelon ton ton.

(D'un ton radouci.)

A travailler toujours je vois Fanchette.

F A N C H E T T E.

Ah not' Maître, vous ne sauriez croire comme nous nous occupons quand vous n'y êtes pas.

M A R T I N, (continuant l'air précédent.)

C'est fort bien fait... que hache ce frippon ?

C O L I N.

Not' Bourgeois, c'est un cerceau que je...

M A R T I N.

Tais-toi.

(Poursuivant l'air.)

L'aimable enfant. Ah ! qu'elle est gentillere !

C O L I N, continuant l'air en travaillant.

Mais ce n'est pas gibier pour un Barbon.

M A R T I N.

Qu'est-ce que tu dis ?

C O L I N.

Je chante.

(Il acheve l'air.)

Ton relon ton ton,

Tontaine ma tontaine,

Ton relon ton ton,

Tontaine, ma ton ton.

M A R T I N.

Je ne veux pas que tu chantes.

C O L I N.

Comment je....

M A R T I N.

Je ne veux pas que tu parles.

C O L I N.

Ni parler, ni chanter ?

M A R T I N.

Non, je veux que tu travailles.

C O L I N, chantant.

Travaillons, travaillons de bon courage.

OPERA-BOUFFON.
MARTIN.

Mais je crois que tu te moques de moi ?

FANCHETTE, à part.

Tais-toi donc ?

MARTIN, à Colin.

Qu'as tu fait pendant que j'étois dehors ? Voyons, la futaille de Monsieur Simon est elle chez-lui ?

COLIN.

Elle est prête à revenir.

MARTIN.

Le baquet de la commere Jeanne ?

FANCHETTE.

Je l'ai reporté not' Maître.

MARTIN.

D'ou vient ce coquin n'y alloit-t-il pas ;

COLIN.

Eh pargué ! je faisois l'ouvrage de la boutique

MARTIN.

L'ouvrage de la boutique ? L'ouvrage de la boutique...
Tiens, fainéant, regarde ; ne voila-t-il pas le cuvier du pere Sep ? Ce cuvier qu'on attend ! Ce cuvier qu'on me redemande depuis huit jours ! Ce cuvier qui... que... Pourquoi n'est-il pas fini ? Dis ?

COLIN.

Eh ! là, là, méchant ; ne vous échauffez pas tant ; la gorge vous enfle que ça fait trembler.

FANCHETTE.

Il ne se taira pas. (à Martin.) Regardez-moi donc not' maître. (lui passant la main sous le menton.) Je parirai que vous avez fait votre barbe aujourd'hui ?

MARTIN.

Pourquoi cela ?

FANCHETTE.

C'est que je vous trouve beau comme tout.

MARTIN, riant & prenant la main de Fanchette,

Tout de bon, mon petit chat.

COLIN, chante d'un ton ironique & chargé.

Ah ! le bel oiseau, vraiment...

MARTIN.

Encore ? voilà un coquin qui aime terriblement à chanter.

FANCHETTE.

Eh ! laissez-le chanter, travaillez un peu avec nous, pour nous donner courage.

MARTIN.

Est-ce que ça te feroit plaisir ?

FANCHETTE.

Oh ! beaucoup.

LE TONNELIER;
COLIN.

Vous chanterez bien aussi un petit air, not' bourgeois;
vous qui chantez tous les Dimanches au lutrin.

MARTIN.

Tu ne te tairas pas.

FANCHETTE, à Martin.

Il a raison; chantez quelque chose; votre voix me réjouit
comme le violon du Ménétrier.

MARTIN.

Tu veux que je chante? Moi? moi?

FANCHETTE.

Oui, & nous ferons chorus.

MARTIN.

Allons donc.

(Il ôte son habit, & reste en veste pour travailler.)

ARIETTE.

C'est pour le Dieu du vin
Qu'il faut nous mette en train;
A l'ouvrage livrons-nous gaiement,
En attendant qu'un doux instant
De nos peines nous dédommage.

A grands coups,

Hâtons-nous,

signalons notre courage;

Demain l'amour

Aura son tour.

ENSEMBLE.

FANCHETTE.

Travaillons,

Travaillons ardem-

ment;

Demain l'amour

Aura son tour.

MARTIN.

Travaillons ardem-

ment;

Pan, pan, pan, pan.

Demain l'amour

Aura son tour.

COLIN.

Travaillons ardem-

ment,

Patapan, patapan;

Demain l'amour

Aura son tour.

MARTIN, seul.

Climene au cabaret

Vit un jour Colinet;

La Bergere voulut se fâcher:

Mais l'amant, sans s'effaroucher,

Lui dit, en lui donnant un verre:

Paix, tais-toi;

Si je boi,

C'est à ta santé, ma chère;

Demain l'amour

Aura son tour.

TRIO.

Travaillons ardemment;

Demain l'amour

Aura son tour.

MARTIN.

MARTIN, *après le Trio.*

Oh ça, Fanchette, c'est à toi maintenant. Dis-moi quel-
qu'une de ces jolies chansons, que tu chantes quand tu es
sous l'ormeau avec tes compagnes.

FANCHETTE.

Ah! volontiers. Laquelle aimez-vous mieux?

MARTIN.

Eh! celle que j'entends si souvent, qui dit.... Elle me pa-
roit toujours nouvelle, quand c'est toi qui la chantes.

FANCHETTE, *chante avec lenteur.*

Il étoit une fille, une fille d'honneur....

MARTIN.

Non, ce n'est pas ça. Elle n'est pas mauvaise celle-là; mais
c'est une plus nouvelle.

FANCHETTE, *chantant bien fort.*

Les oiseaux de ce bocage....

MARTIN.

Oh! ce n'est pas encore ça... Il n'y a point d'oiseaux dans
celle que je veux dire... ça commence par un verger... dans
un amour, & puis un jardin; de fillette... sur des raisins.

FANCHETTE, *chante comme il faut.*

ROMANCE.

Dans un verger, Colinette,

Vit un jour un beau raisin;

Elle se croyoit seulette;

Vîte, elle y porta la main:

Prenez garde, Colinette,

L'Amour veille en ce jardin.

Dans un coin comme en un gîte,

Le frippon l'attendoit là;

Il saisit sa main bien vîte,

Et de son arc la blessa;

La pauvre fille interdite,

Fit un cri, puis soupira.

Ah! ah! dit-il, ma poulette,

Vous venez donc vendânger?

La faute, belle indiscrete,

Va vous donner à songer:

En vendange une fillette

Court souvent plus d'un danger.

MARTIN.

Comme c'est chanté! ça me pénètre jusqu'au fond du
cœur: il faut que je t'embrasse pour te récompenser. (*Il*
s'approche les bras ouverts.)

COLIN, *se mettant au devant.*

Not' Bourgeois, v'là mon maillet qui se démanche.

B

LE TONNELIER;
MARTIN, *le repoussant avec colere.*

Eh! va-t'en au diable avec ton maillet; raccommode-le,
FANCHETTE.

Nous irons demain à la fête, n'est-ce pas?
MARTIN.

Oui, oui, nous irons nous deux; ma petite.... Mais voyez
cet insolent.

FANCHETTE.

Oh! comme nous danserons, comme nous chanterons
not' Maître. Essayons un rigaudon, pour nous mettre en train.
(*Elle le prend par la main & chante.*)

Allons danser sous ces ormeaux...

MARTIN.

Oui, oui, nous danserons demain; pour le présent j'ai au-
tre chose à faire. J'ai promis en rentrant d'aller chez le voi-
sin pour mettre une piece en perce. Fanchette, pendant ce
tems-là, va-t-en tricoter au jardin, va, mon enfant, va...

FANCHETTE.

Mais, je suis bien ici.

MARTIN.

Non, fais ce que je te dis, j'ai mes raisons pour cela....
va, va, mon petit chat... Tu empêcheras les poules de grater
dans le jardin, entends tu? (*à Colin.*) Et toi, travaille, ou
morbleu...

COLIN, *sans l'écouter.*

Y allons danser sous les ormeaux...
En revenant de Charenton...
Promenez-vous belle,
Promenez-vous donc...

SCENE III.

COLIN, FANCHETTE.

FANCHETTE.
Colin, Colin, est-il parti?

COLIN.

Oui, viens, viens.

FANCHETTE.

Tiens, comme nous allons demain à la fête, prends ce
ruban dont une Dame de la Ville m'a fait présent l'autre
jour. Je l'ai reçu à ton intention, mon ami, pares-t-en à la
mienne.

OPERA-BOUFFON.

COLIN, *d'un ton de jalouffe.*

Est-il bien vrai, que ce foit d'une Dame ?

FANCHETTE, *vivement.*

Oh ! pour cela, oui, je t'affure. C'est de cette Dame à qui je vais fouvent porter des fruits.

COLIN.

Ecoute, Fanchette.

FANCHETTE.

Quoi ! qu'est-ce ? Est-ce que tu aurois déjà de la jalouffe ?

COLIN.

O que nenni ! ça te feroit venir l'idée d' m'en donner.

FANCHETTE.

Ah ça, Colin, pendant que nous sommes seuls, dis-moi : comment ferons-nous pour nous marier ?

COLIN.

Eh pardi ! comme les autres. Qu'est-ce qu'il y a donc-là de difficile ?

FANCHETTE.

C'est que not' Maître n'y consentira jamais.

COLIN.

Ah ! faudra bien qu'il y consente : après tout, est-il ton pere ? Est-il ta mere ?

FANCHETTE.

Non : mais depuis que je les ai perdus, c'est lui qui m'élève, & je n'aurois jamais la force de résister à sa volonté.

COLIN.

Ah ! je lui parlerai moi, laisse faire.

FANCHETTE.

Tu n'es pas assez raisonnable ; tu gâterois tout.

COLIN.

Aimes-tu mieux l'épouser ?

FANCHETTE.

Nenni, vraiment.

COLIN.

Eh bien, dame, arrange donc ça : tu dis qu'il veut de toi pour sa femme, qu'il ne voudra pas que tu sois la mienne ; tu voudrais bien m'épouser, & tu serois fâchée de le mécontenter.

FANCHETTE.

Je voudrais que tu imaginasses quelque moyen de le déterminer, sans que ça vît tout-à fait de nous.

COLIN.

Attends ; par ma foi, tu me fais songer à une chose qui peut nous servir.

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est, voyons ?

Bij

LE TONNELIER,
COLIN.

Maître Martin doit cent écus à mon oncle Gervais le meunier ; tu fais qu'il est dans nos intérêts , laisse faire... faudra que le Bourgeois nous marie , ou...

FANCHETTE.

Eh bien ?

COLIN.

Eh bien ! laisse-moi... Je ne t'en dis pas davantage.

FANCHETTE.

Et moi , la première fois qu'il me défendra de te parler , je lui dirai tout ce que je pense

COLIN.

Je suis d'avis d'aller chez mon oncle.

FANCHETTE.

Non , il sera assez tôt quand ta journée sera faite ; je m'en vais bien vite , de peur que not' Maître ne revienne & ne nous trouve ensemble. Adieu , mon ami Colin.

COLIN.

Adieu , Fanchette ; laisse-mi donc baiser ta main.

FANCHETTE.

Tantôt , tantôt ; songe à ton ouvrage.

COLIN.

Ho ! qu'elle est gentille ! tatigué ! je ne me sens pas d'aïse.

SCENE IV.

COLIN , *seul.*

ARIETTE.

Quand je vois Fanchette ,
Certain je ne fais quoi
Me met tout hors de moi.
Quand je vois Fanchette ,
Je regrette
De ne pouvoir toujours
Parler de mes amours.

La chose la plus belle ,
C'est un joli minois ;
Sa vue est toujours nouvelle ,
Même après cent fois.
Après d'une fille
Gentille ,

Le cœur s'en va,
Et l'on a
Du plaisir à cela.
Quand je vois Fanchette, &c.

SCÈNE V.

MARTIN, COLIN.

F ANCHETTE? MARTIN, (*de la coulisse.*)

COLIN, (*à part travaillant.*)
Voyez-vous! toujours Fanchette!

MARTIN.
Colin, où est Fanchette?

COLIN, *à part.*
Divertissons-nous à l'impatient.

(*Il redit le couplet ci-devant.*)

En revenant de Charanton,
Promenez vous belle,
Promenez-vous donc.

MARTIN, *après l'avoir écouté d'un air impatient.*
Colin;

COLIN.
Au diable! (*continuant le couplet.*)

Je recontais, &c.

MARTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*
Chanteur maudit, m'écouteras-tu?

COLIN.
Ah! c'est vous, not' Bourgeois? Eh! que diable, vous criez comme un sourd.

MARTIN.
Pourquoi ne me réponds-tu pas quand je te parle?

COLIN.
Pourquoi m'interrompez - vous quand je travaille. J'étois dans l'enthousiasme; encore un coup de verlope, & je vous finissois une douve d'un propre...

MARTIN.
Il n'est pas question de cela.

COLIN.
J'aurais donné six francs que cette douve fût finie à mon goût.

MARTIN.
Je te dis encore une fois, qu'il n'est pas question...

Voyez quel tour ça prenoit, quelle grace, quelle délicatesse !

MARTIN.

Veux-tu te taire.

COLIN.

Morbleu, après cela je ne travaille plus, & je jette tout au diable. (*Il jette son ouvrage sur les jambes de Martin.*)

MARTIN.

Aye... ce coquin m'a estropié.

COLIN.

Dame, excusez ; que ne vous rangiez-vous ? c'est un reste de feu de l'action.

MARTIN.

Peste soit de l'action ! Où est Fanchette ?

COLIN.

Fanchette ? Elle n'est pas ici.

MARTIN.

Je le fais bien.

COLIN.

Pourquoi donc me la demandez-vous ? Laissez-moi travailler.

MARTIN.

Je te demande en quelle maison, en quel endroit, chez quelle personne elle est allée ? Est-ce assez m'expliquer ? M'entends-tu ?

COLIN.

Oh ! oui, cela est clair. Savez-vous bien le Jardin de M^{lle} Perfil ?

MARTIN.

Oui.

COLIN.

Eh bien, ce n'en pas là. Mais au bout de ce jardin, entrez chez Magdeleine le Hargneux, qui vous montreroit à deux doigts du temps de votre défunte d'heureuse mémoire ; c'est là. Êtes-vous content ?

MARTIN.

Oui ; excepté de tes réflexions, qui sont impertinentes. Mais changeons de propos. J'ai une grace à te demander.

COLIN.

A I R.

Nous autres bons villageois.

Ah, ah ! voyons, de quoi s'agit-il ?

MARTIN.

De décamper d'ici tout-à-l'heure.

COLIN.

Qui ?

OPERA - BOUFFON.
MARTIN.

Toi.

COLIN.

Moi ! allons donc , vous voulez rire.

MARTIN.

Non , non , je ne ris pas. C'est tout de bon.

COLIN.

Vous riez tout en disant ça.

MARTIN.

Eh ! non ; je ne ris pas ; c'est tout de bon , je te dis...
&... tout de bon.

COLIN.

Eh bien not' Maître, v'la qu'est dit ; j' m'en vas ; nous
comptons même une autrefois , si ça vous fait plaisir ; mais
quoique nous nous quittons : ça n'empêche pas que nous ne
restions amis , n'est-ce pas ?

MARTIN.

A la bonne heure , mais que ce soit de loin.

COLIN.

Vous ne me refuserez peut - être pas non plus un petit
plaisir ?

MARTIN.

Qu'est-ce que c'est ?

COLIN.

De venir à la noce.

MARTIN.

La noce de qui ?

COLIN.

Eh pardi ! de Fanchette & de moi.

MARTIN.

Ecoute , Colin ; vois-tu bien ce bras-là ?

COLIN.

Oui , parbleu , il ressemble l'épée d'un maltotier ; il branle
dans le manche.

MARTIN.

Devines-tu à-peu-près ce qu'il peut peser , muni d'un bon
bâton ?

COLIN.

Non.

MARTIN.

Eh bien ! s'il t'arrive de dire mot à Fanchette , je te l'ap-
prendrai , souviens-t-en.

COLIN.

Allons donc.

MARTIN.

COLIN.

Prends garde à toi ; Comment à moi ?
 Crains mon courroux , Que ferez - vous ?
 Morbleu , ce bras t'étrillera. Parbleu nous verrons ça

COLIN.

Sans adieu , not' Maître ; je reviendrai bientôt voir si vous
 êtes toujours dans les mêmes sentimens. Au revoir , Bour-
 geois.

(Il part en chantant.)

En revenant de Charanton.

 SCENE VI.

MARTIN , *seul.*

Air goguenard de ce coquin me donneroit à penser qu'il
 L's'entend avec Fanchette.... Je veux m'éclaircir là - dessus ,
 & savoir à fond ce qu'elle pense.... En attendant remettons-
 nous les sens avec un doigt de vin... Par bonheur j'ai ma
 dame Jeanne pleine sur moi... *pour le gobe*

ARIETTE.

Loin des soucis & des alarmes ,
 L'esprit en paix , le cœur joyeux ,
 Autrefois avec mille charmes
 Le bon vin s'offroit à mes yeux.

Lorsque par une chansonnette ,
 Je célébrois un fort si doux ,
 Pour la rendre plus guillerette ,
 Ma gourde méloit ses gloux gloux.

Aujourd'hui du Dieu de la treille ,
 L'amour vient d'usurper les droits ;
 Il triomphe de ma bouteille ,
 Et me force à suivre ses loix.

SCENE

SCENE VII.

MARTIN, FANCHETTE.

V FANCHETTE, *avec gaieté.*
ous êtes de bonne humeur, not' Maître, car on vous entend chanter de loin.

MARTIN.

Voici la friponne: (*brusquement.*) D'où venez-vous ?

FANCHETTE, *intimidée.*
De chez Magdeleine.

MARTIN.

Qu'avez-vous là ?

FANCHETTE.

C'est un gâteau que Magdeleine m'a donné pour goûter avec Colin.

MARTIN.

Et l'avez-vous vu Colin ?

FANCHETTE.

Non vraiment :

MARTIN.

Regardez-moi là, que je voie si vous mentez :

FANCHETTE, *tremblante.*
Je ne mens pas, demandez plutôt.

MARTIN, *d'un ton plus doux.*

Ecoute : Fanchette, ne te fâche pas ; car tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, c'est pour ton bien : je viens de renvoyer Colin ; c'est un mauvais sujet, un libertin ; promets-moi de ne plus revoir ce drôle-là.

FANCHETTE.

Vous avez renvoyé Colin ? Pourquoi donc ? Quel mal a-t-il fait ?

MARTIN.

Quel mal ? Il est trop jeune d'abord ; & puis trop paresseux quand je suis à la maison, & trop éveillé quand je n'y suis pas. Enfin, suffit, il me déplaît.

FANCHETTE.

Mais il est plein d'attention pour moi.

MARTIN.

Tant pis, morbleu ; tant pis., voilà le mal.

FANCHETTE.

Mais voyez le grand mal

C

LE TONNELIER ;

A I R.

Près de moi dans la boutique ;
 Colin travaille du matin :
 L'ouvrage fait , il s'applique
 A cultiver notre jardin.
 Par fois à la clémifette ,
 Quand le jour tombe & s'en va ;
 Nous jouons sous la coudrette :
 Quel mal trouvez-vous donc là !

M A R T I N.

Voilà ce qui me chagrine ,
 Tu fuis souvent seule au jardin ,
 Puis afin qu'il te devine ,
 Tu dis , c'est fait , c'est fait , Colin :
 Colin accourt : réponds de grace ;
 Qu'arrive-t-il de tout cela ?

F A N C H E T T E.

Je suis prise , il prend ma place ;
 Quel mal trouvez-vous donc là ?
 Quand je fuis ici seulette.
 Ne venez-vous pas près de moi
 Me dire , chere Fanchette ,
 Tiens , je brûle d'amour pour toi ;
 Colin en agit de même ;
 Puis-je me fâcher de ça ?
 Comme vous il dit qu'il m'aime ;
 Quel mal trouvez-vous donc là ?

M A R T I N.

Enfin , je ne veux plus que tu lui parles. Fais-moi ce plaisir , ou je me fâcherai.

F A N C H E T T E , *d'un air piqué.*

Et s'il vient me parler lui ?

M A R T I N.

Ferme-lui la porte au nez.

F A N C H E T T E , *encore plus piquée.*

Si je le rencontre dans la rue ?

M A R T I N.

Tourne-lui le dos ; fais ce que je te dis , Fanchette , fais ce que je te dis , tu seras ma petite femme , je me ferai beau pour te plaire. Je t'aimerai , je te caresserai , je te... Tu baïlles ?

F A N C H E T T E.

A propos.

M A R T I N.

Qu'est-ce que c'est.

F A N C H E T T E,

Maître Perfil a envoyé son garçon ici.

Pourquoi faire ?

FANCHETTE.

Pour vous dire que leur bourgeois arrivoit ce soir , & qu'il falloit lui porter votre mémoire pour être payé de ce que vous avez fourni pour son jardin.

MARTIN.

Parbleu , il y a assez de tems qu'il me fait attendre.

FANCHETTE.

Il faut y aller ce soir.

MARTIN.

Ce soir ; allons , ne perdons point de tems , c'est de l'argent qui me revient ; fais-tu à-peu-près ce qu'il me doit ?

FANCHETTE.

Non , vous l'avez écrit là-haut.

MARTIN.

Bon ; c'est un compte qui sera bientôt fait. Voyons.

FANCHETTE.

Vous seriez plus tranquille dans votre chambre.

MARTIN *prend une douve , & s'assied.*

Quatre tonneaux bien reliés , presque tous neufs , pour recevoir l'eau des puits , à quatre francs chacun , ça fait... quatre & quatre font huit. Huit & huit... Combien ça fait-il ?

FANCHETTE.

Huit & huit font seize.

MARTIN , *tire de sa poche de la craie blanche , & additionne sur la douve.*

Oui , oui , c'est juste , ça fait seize francs ; en seize pose fix... Non , non , ce n'est pas cela.

FANCHETTE.

Vraiment non , ce n'est pas cela.

MARTIN.

Tu dis huit & huit font seize , n'est-ce pas ?

FANCHETTE.

Sans doute.

MARTIN.

Eh bien , huit & huit.... font.... Ce n'est pas cela non plus (*jettant la douve par terre.*) Ce maudit Milicien m'a tout étourdi ; je ne fais plus ce que je fais.

FANCHETTE.

Je vous dis encore une fois , que vous seriez plus tranquille dans votre chambre ; il y a une plume & du papier.

MARTIN.

J'y vais , j'expédierai ça tout de suite , afin que j'aie encore le tems de travailler à ce cuvier pour passer une heure avec toi : cela te fera-t-il plaisir ?

LE TONNELIER,
FANCHETTE.

Oui : (*à part*) pendant ce tems-là , Colin viendra peut-être.

MARTIN, *à part.*

Elle dit oui ; la pauvre enfant m'aime toujours ; en attendant , tiens , occupe-toi à arranger la boutique ; remets tous ces outils en leur place ; balaie ces coupeaux , accoutume-toi de bonne heure au ménage.

FANCHETTE.

Allez , allez , songez à votre mémoire , & ne perdez pas de tems.

MARTIN.

Si quelqu'un vient me demander , dis que je sommeille , que je ne me porte pas bien , afin qu'on ne m'interrompe pas.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

FANCHETTE, *seule.*

R E C I T A T I F.

Durant qu'il est occupé , voyons,
Si Colin n'est point aux environs.
Qu'aura-t il fait ? Dois-je espérer
De le voir bientôt arriver ?
J'entends du bruit... On ouvre... c'est lui-même ?
C'est Colin : quel plaisir extrême !
Colin ? Colin ? Mais je n'entends plus rien ?
Ah ! je l'appelle en vain.

A I R.

Qu'il tarde à ma tendresse
De te voir cher Colin !
Viens , viens à ta Maîtresse
Annoncer son destin.
Qu'un doux espoir t'amene,
Qu'il rassure mon cœur,
Et qu'il fasse à ma peine
Succéder le bonheur.
Si l'amour nous rassemble,
S'il protège nos feux,
S'il nous unit ensemble,
Que nous serons heureux !
Nos ames enchaînées
Au gré de leurs desirs,
Se verront couronnées
Par la main des plaisirs.

SCÈNE IX.

COLIN, FANCHETTE.

FANCHETTE, *d'un air piqué.*
 Il ne viendra pas. S'il savoit que je l'attends ; mais il ne peut pas deviner ; comment lui faire savoir ? Où est-il ?

COLIN *s'étant approché doucement à côté d'elle.*

Me voilà.

FANCHETTE, *avec joie.*

Ah ! je t'attendois avec impatience. As-tu vu ton oncle ?

COLIN, *avec vivacité.*

Il va venir : où est allé maître Martin ?

FANCHETTE, *avec vivacité.*

Dans sa chambre faire un mémoire.

COLIN.

Bon, nous aurons le tems de causer ensemble ; car j'ai bien des choses à te dire.

FANCHETTE.

Et moi bien du plaisir à te voir.

COLIN.

Mais ne nous entendra-t-il pas ? car les jaloux ont l'oreille fine.

FANCHETTE.

Non, non ; tu sais que sa chambre est trop éloignée ; & quand il viendrait, il marche trop pesamment, le bruit nous préviendrait. As-tu dîné ?

COLIN.

Bon, j'avois bien autre chose à penser.

FANCHETTE.

Tiens, voilà un gâteau & une bouteille de vin dont Magdeleine m'a fait présent ; faisons-en notre petit goûter.

COLIN.

A merveille. (*Il chante.*)

Et y allons gai, &c.

FANCHETTE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi donc, tu chantes toujours.

COLIN.

C'est que je suis de bonne humeur quand je suis auprès de toi. (*Il l'embrasse.*)

FANCHETTE, *se défendant.*

Eh ! mais ; eh ! mais... finiras-tu donc ?... Colin, ne badine pas comme cela, ou bien je me fâcherai.

COLIN, *d'un ton grivois.*

Bon, bon ; il n'y a pas grand mal, il faut s'égayer.

<p>COLIN. Tu vois ton ferin dans sa cage, S'il est ardent, vif & joyeux, C'est qu'il fait que son badi- nage, Ses careffes, son ramage, Enchantent l'objet de ses feux. L'oiseau ne fera point vo- lage; Non, non, ma chere il res- tera;</p>	<p>FANCHETTE. Mais si quelqu'un ouvre sa cage, Adieu plaisirs, jeux & ra- mage, Comme un éclair il partira, Et sa compagne gémera. L'oiseau ne sera qu'un vo- lage, Comme un éclair il partira, Le perfide s'envolera.</p>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Non, non, ma chere il restera.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS. S E P.

F O R T bien, fort bien, voisins, vive la joie.

FANCHETTE.

O Ciel! quel contretemps! c'est le père Sep! Colin, tâ-
 che de le renvoyer.

S E P.

Comment, est-ce qu'il n'y a personne ci? Eh, garçon;
 la boutique?

COLIN.

Qu'est-ce que vous voulez, père Sep?

S E P.

Ah! c'est toi, Colin? comment te portes-tu, mon ami?

FANCHETTE.

Ne faites pas tant de bruit, & dites doucement ce que
 vous voulez.

S E P.

Ce que je veux? Ma foi je n'en fais rien, je ne m'en sou-
 viens plus; cependant il faut bien que je sois venu pour quel-
 que chose, car c'est tout simple ça.

COLIN.

Parlez donc bas.

S E P.

Comment, parler bas; est-ce qu'il y a des malades ici?

FANCHETTE.

Non; c'est not' maître qui dort.

S E P.

Il dort? Eh bien! vous veillez vous autres, n'est-ce pas?

F A N C H E T T E.

Le vilain homme, il me fait mourir de frayeur.

C O L I N.

Eh bien, avez-vous trouvé ce que vous vouliez dire?
N'est-ce pas votre cuvier?

S E P.

Mon cuvier? Non, si fait: ah! c'est juste, je m'souviens,
oui, c'est mon cuvier que je voulois demander à maître
Martin.

C O L I N.

On vous le portera demain, pere Sep. Laissez-nous & allez
vous coucher; bon soir.

S E P.

Comment, bon soir! que j'm'aïlle coucher! A qui parles-
tu, mon ami? je m'en irai si je veux.

C O L I N.

A votre aïse.

S E P.

Et je refterai s'il me plaît.

F A N C H E T T E.

Vous avez raison. (*à part.*) Jamais nous ne pourrons nous
en défaire.

S E P.

Voilà un plaisant olibrius, de vouloir envoyer coucher un
Syndic de Communauté, Marguillier de la fabrique; un
homme dans l'exercice des Charges, honnête homme, ce qui
est de pis; & quant à ce qui est de ça.... (*à Fanchette.*) Oh
ça, mon p'tit trognon, un petit baiser pour faire la paix.

F A N C H E T T E.

Allez, allez, pere Sep, nous verrons cela une autre fois.

S E P.

Vous ne voulez pas? Eh bien la liberté, *libertas*. Je m'en
vas. Au revoir.

C O L I N.

Ah! par ma foi, nous sommes bien heureux d'en être
quittes.

F A N C H E T T E.

Ah! la vilaine chose qu'un ivrogne;

S E P, *revenant.*

Dites-donc, enfans de la joie, voulez-vous bien me per-
mettre d'allumer ma pipe à votre feu?

F A N C H E T T E.

Tu as parlé trop tôt. Ah! le voilà encore!

Mais, pargué, ne criez pas si fort, papa.

S E P.

Est-ce que je parle haut? Je fais pourtant des efforts pour adoucir ma voix. (*Il parle très fort.*)

F A N C H E T T E.

Oh! je m'en vais, moi; car il ne finira pas.

S E P., l'arrêtant.

Restez, restez donc là, p'tite mere; que je ne vous chasse pas. (*apercevant la bouteille.*) Ah, ah! qu'est-ce que ça? Du vin? Est-il bon, enfans? Voyons, je suis altéré comme tous les diables. (*Il boit.*) Vous voulez bien me permettre. (*Il boit.*)

C O L I N, à Fanchette, qui s'impatiente.

Mais Fanchette, que veux-tu? Vaut mieux le laisser faire que de l'obstiner. Eh bien, patron, êtes-vous désaltéré?

S E P.

Pas tout-à-fait, mais cela viendra. Oh ça, qu'est-ce que je voulois dire? Oui..... Souvenez-vous de ça, je m'en retourne chez moi paisiblement.

C O L I N.

Où allez-vous donc? Ce n'est pas par-là.

S E P., frappant d'un bâton.

Hé! Maître Martin? (*A Colin & Fanchette, qui l'empêchent de frapper.*) Taisez vous donc; si vous faites tant de bruit, vous reveillerez le Patron. Maître Martin.

F A N C H E T T E.

Sauve-toi vite, Colin, le voici.

C O L I N.

Ne t'inquiète de rien; je vais trouver mon oncle, & je reviens tout-à-l'heure avec lui. (*Il sort, & Fanchette prend un balais & balaye la boutique.*)

SCENE XI.

MARTIN, FANCHETTE, SEP.

M A R T I N.

Q U i m'appelle? Ah! c'est toi, père Sep?

S E P.

Oui, me voilà.

M A R T I N.

Eh bien, comment ça va-t-il, notre ancien?

S E P.

Comme ça, cahin, caha... Mon cuvier;

M A R T I N.

MARTIN.

Ma foi je descends exprès pour le finir ; demande à Fanchette.

FANCHETTE.

Ho pour ça oui.

S E P.

Dépêche-toi : en attendant je vais chez le voisin faire tirer bouteille, je payerons chacun chopine.

MARTIN.

Oui, c'est bien dit ; va faire tirer bouteille.

S E P.

Ne vas pas me faire croquer le marmot, entends-tu ?

MARTIN.

Eh non, non ; va toujours, je suis à toi. Allons, Fanchette ; aide-moi à mettre ce cuvier en place, que je le finisse en dedans. Voyez comme tout cela est propre ! comme tout est arrangé ! Voilà ce qui s'appelle une bonne ménagère. Ah ! quel plaisir j'aurai quand tu feras ma petite femme.

FANCHETTE.

Ah ! nous n'en sommes pas encore là.

MARTIN.

Non, mais nous y viendrons.

FANCHETTE.

Ah ! peut-être.

MARTIN.

Pourquoi ? est-ce que tu ne me trouve pas assez beau ?

FANCHETTE.

Je ne dis pas cela.

MARTIN.

Voudrais-tu que je fusse plus jeune ?

FANCHETTE.

Non, non.

MARTIN.

Plus riche ?

FANCHETTE.

Tenez, je ne vous en aimerois pas davantage.

MARTIN.

Voilà parler ; oui ma Reine, contentement passe richesses ; mais l'un & l'autre sont bons : & ne t'inquiète de rien, tu trouveras avec moi le plaisir & le profit, compte sur ma parole (Il entre dans le cuvier.)



SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS. COLIN.

Fanchette, est-il ici?

FANCHETTE.

Il est là-dedans.

MARTIN.

J'ai pourtant bien fait de mettre Colin à la porte.

FANCHETTE.

Et ton oncle?

COLIN.

Mon oncle me suit.

MARTIN.

Oh! je l'empêcherai bien dorénavant de mettre les pieds dans ma boutique.... Fanchette tu ne dis mot? Raconte moi donc quelque histoire, en attendant que j'aie fini mon ouvrage.

FANCHETTE.

Je fais une chanson nouvelle, mais je n'ose pas vous la dire.

MARTIN.

Pourquoi?

FANCHETTE.

C'est qu'elle est sur Jacques le Tonnelier.

MARTIN.

Qu'importe! à cause que c'est un confrere? Chante, chante toujours.

FANCHETTE.

VAUDEVILLE NOTÉ.

Un Tonnelier, vieux & jaloux,

Aimoit une jeune bergere :

Il comptoit être son époux ;

Mais il n'avoit pas su lui plaire.

Lubin, Berger jeune & bienfait ;

Courtisoit la Belle en secret.

Travaillez, travaillez, bon Tonnelier ;

Raccommodez votre cuvier.

MARTIN ET FANCHETTE.

Travaillez, travaillez, &c.

MARTIN.

Elle est par ma foi bonne celle-là, chante, chante,

Un jour dans le fond d'un cuvier

Travailloit un amant antique ;

Lubin, habile à l'épier,
 Entre aussi-tôt dans la boutique;
 Et par les plus tendres discours
 Charme l'objet de ses amours.
 Travaillez, &c.

MARTIN.

Fort bien, fort bien. (*Il rit.*) Ah, ah, chante, chante toujours.

Le jaloux ne soupçonne rien,
 Et son ouvrage seul l'occupe;
 Mais Lubin fait user très bien
 Du tems que lui laisse sa dupe,
 Et de sa maîtresse à l'instant,
 Il baise la main tendrement.
 Travaillez, &c.

MARTIN.

Eh bien, tu ne chantes plus; Fanchette? Est-ce qu'il n'y a plus rien?

FANCHETTE.

Si fait, si fait.

MARTIN.

Eh bien, chante, chante toujours.

L'Amant charmé de ce destin,
 Se plaisoit à ce badinage;
 Et peu satisfait de la main.
 Il voulut ofer davantage;
 Aux oreilles du vieux jaloux,
 Il prend un baiser plus doux.
 Travaillez, travaillez, bon...

Ici Martin sort la tête hors du cuvier, pendant que Colin veut embrasser Fanchette.

MARTIN.

Qu'est-ce que tu fais-là, coquin?

COLIN, *en le contrefaisant.*

Chante, chante.

MARTIN.

Ah! double traître, je vais t'apprendre à chanter.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS. GERVAIS.

GERVAIS.

Q U'est qu'il y a donc?

MARTIN.

Ah! Maître Gervais je suis assassiné! Votre coquin de neveu m'a fait damner aujourd'hui: aidez-moi à le rosser.

D ij

Doucement, Maître Martin; n'embrouillons point les moûtures: parlons d'une affaire qui me regarde; & puis nous viendrons à la vôtre.

MARTIN.

Volontiers, pourvu que...

GERVAIS.

Vous me devez cent écus, Maître Martin.

MARTIN.

Cela est vrai. (*à part.*) Que diable vient-il me demander?
(*haut.*) Votre coquin de neveu m'a fait...

GERVAIS.

Votre billet est échu depuis long-tems; je veux être payé.

MARTIN.

Diab!e emporte si j'ai le sou.

GERVAIS.

Arrangez-vous; il me faut de l'argent, & tout-à-l'heure, ou demain je vous fais exécuter.

MARTIN.

Encore un coup, je n'ai pas le sou.

GERVAIS.

Tant pis: nous vendrons vos meubles. Votre serviteur, Maître Martin; à demain.

MARTIN.

Quel embarras! Mais écoutez donc?

GERVAIS.

Que voulez-vous que j'écoute? C'est de l'argent qu'il me faut.

MARTIN.

Mais on peut s'arranger; je suis honnête-homme, après tout.

GERVAIS, *s'en allant.*

C'est ce qu'il faut voir.

COLIN, *à Martin.*

Mon oncle, Maître Martin dit qu'il est honnête-homme; mais il n'a pas d'argent: cela est assez commun; tenez faisons une chose: v'là Fanchette qui me servira de nantissement; que Maître Martin me la donne en mariage, je me charge de sa dette.

MARTIN.

Comment! comment coquin!

GERVAIS.

Un moment; mais cette proposition-là me paroît assez raisonnable; Maître Martin?

MARTIN.

Comment! il faudra que je perde Fanchette!

Aimez-vous mieux aller en prison ? Après toutes réflexions faites , j'aime mieux mon argent.

C A N O N.

Martin. Attendez quelque tems.
Gervais. Moi vous donner du tems ,
Colin. Si vous donnez du tems ,
Fanchette. Voyez l'entêtement !
Martin. Et vous serez content ;
Gervais. C'est prier vainement ;
Colin. Vous perdez votre argent ;
Fanchette. S'obstiner méchamment ,
Martin. Car je ne puis en ce moment ,
Gervais. Il me faut mon argent comptant ,
Colin. Il faut payer absolument ,
Fanchette. Lorsqu'il pourroit incessamment ,
Martin. Je ne puis payer sans argent.
Gervais. Ou bien en prison sur le champ ,
Colin. Ou bien votre consentement.
Fanchette. Mettre fin à leur différend.

M A R T I N.

J'enrage ! les traîtres m'ont joué... la friponne ne m'aime point.... l'épouser malgré elle... il m'en arriveroit quelque malheur... Allons Maître Gervais , plus de procès , restons bons amis.

G E R V A I S.

Consentez vous ?

M A R T I N.

Oui. Je gagne cent écus pour ne pas faire une sottise : il y a plaisir de devenir sage à ce prix-là.

G E R V A I S.

Ah ! pour le coup , je suis charmé de vous voir raisonnable.

S C E N E D E R N I E R E.

LES PRÉCÉDENS. S E P.

TT

S E P, *ivre.*

TIRE ! Maître Martin ? Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc que tout ça ; est-ce qu'il convient d'exposer un honnête homme comme moi à boire deux chopines tout seul au cabaret comme un iyrogne ?

M A R T I N.

Dans le moment nous allons les boire ensemble , sont-elles tirées.

S E P.

Qu'appelles-tu tirées; Mais je crois que je les ai bues.

M A R T I N.

Eh bien nous en boirons deux autres.

S E P.

Que tu payeras ?

M A R T I N.

Oui; je gagne cent écus, je veux bien payer bouteille.

G E R V A I S.

Il a raison : je veux en être aussi.

S E P.

En ce cas, je vais faire tirer pour cent écus de vin.

M A R T I N.

Eh ! non, non.

G E R V A I S.

Laisse-le faire; je me charge de tout cela.

M A R T I N.

A la bonne heure.

G E R V A I S.

Allons, mes enfans; à demain la nôce.

V A U D E V I L L E.

C O L I N.

A Uprès d'un tendron, à votre âge,

R Rarement on peut réussir,

Le travail est fort en ménage,

La peine passe le plaisir :

Mais avec moi que rien ne lasse,

Dont l'âge est peu fait au loisir,

Facilement la peine passe,

Il ne reste que le plaisir.

G E R V A I S.

Quand ma femme voit l'eau trop basse,

Et mon moulin prêt à tarir,

Elle boude, fait la grimace,

Sa peine passe le plaisir : X

Et ~~Mais~~ quand l'eau commence à grossir,

Ma femme rit, la peine passe,

Il ne reste que le plaisir.

S E P, ivre.

S'til à qu'est fin, n'est pas un Claude;

Car la femme est un boutte en train,

Qui n'pens' qu'à donner, comme s't'autre,

Que d'la peine pour son plaisir :

X *mais quand le printemps fond la glace.*

OPERA - BOUFFON.

31

Mais j'bois toujours , sans que ça paroisse ;
Si par hasard Margot le voit ,
J'la careffe , son humeur passe ,
Il ne reste que le plaisir.

MARTIN.

Quand un Auteur cherche sans cesse
Les moyens de vous divertir ,
Et qu'il voit chanceler sa piece ,
La peine passe le plaisir :
Mais devant vous s'il trouve grace ,
Et si vous daignez l'applaudir ,
Au même instant sa peine passe ,
Il ne reste que le plaisir.

CHOEUR.

Quand le chagrin nous embarrasse ,
Il faut tâcher de le bannir ;
Riant , chantant , la peine passe ,
Il ne reste que le plaisir.

FANCHETTE.

Mon cœur ne veut point de partage ,
Songe toujours à me chérir ;
Souvent lorsqu'on est en ménage ,
La peine passe le plaisir :
Mais après un peu de disgrâce ,
L'Amour se fait bien mieux sentir ;
Quand on s'aime , la peine passe ,
Il ne reste que le plaisir.

F I N.